



DESCRIPTIONS & FABULATIONS

PROPOSITION D'ACTIVITÉS EN TEMPS DE CONFINEMENT

Quentin Mortier
Chargé de projets
www.saw-b.be
www.economiesociale.be

Analyse 2020



« Nouons-nous ! »

« Nous » est le résultat d'un « je » qui s'est ouvert (ouvert à ce qu'il n'est pas),
qui s'est dilaté, déposé au-dehors, élargi.

Marielle Macé, *Nos cabanes*, Editions Verdier, 2019.

Nous serions en guerre. Utilisée par Macron, le Roi puis d'autres hommes politiques, l'expression ne laisse pas d'interroger et de faire gloser. En guerre contre qui ? Quand ce mot a-t-il été utilisé dans un passé récent ? Pourquoi l'évoquer maintenant ? Ma fille, au Brésil quand le confinement a été instauré en Belgique, me dit que, pour une fois, une catastrophe touche le « premier monde », le monde occidental. C'est vrai que ce n'est pas fréquent, à une telle échelle du moins. Cette situation exceptionnelle peut expliquer les superlatifs utilisés depuis peu par nos représentants politiques qui, pour la plupart, ont eu dans un premier temps tendance à minimiser l'importance de l'épidémie. Il y a en tout cas une certaine indécence à évoquer le contexte d'une situation de guerre alors que d'autres personnes pas si éloignées voient s'ajouter la pandémie aux conflits vécus depuis plus ou moins longtemps. Pensons aux ravages possibles du virus en Syrie ou sur l'île de Lesbos toute proche, sur laquelle nous avons laissé parquer des milliers de migrants. De quoi relativiser notre situation.

Il y a une certaine inconvenance à écrire en ces temps particuliers, il faut le reconnaître. Il faut en effet savoir que je suis particulièrement privilégié, même si le coronavirus génère un surcroît de travail : j'ai l'occasion de penser et d'écrire depuis chez moi, je suis même payé pour cela, j'ai un revenu assuré, j'ai accès à un jardin et à tout ce dont j'ai besoin pour me nourrir ainsi que ma famille ; en cas de besoin, je peux compter sur un système de santé performant même s'il est mis à mal par les politiques publiques récentes, je n'ai pas de proche touché par le virus. Mon point de vue est inévitablement marqué par ce relatif confort face à la catastrophe, qui touche bien plus durement certains (sans compter les effets sociaux de la récession économique qui ne va pas manquer de se rappeler à nous).

Une autre difficulté est manifeste. La situation actuelle ne se laisse pas facilement comprendre et analyser. C'est que c'est un beau cas de « fait social total » dont mon fils me demandait un exemple en révisant son cours de sciences sociales. On pourrait même dire que c'est un fait 100 % social et 100 % biologique¹, ce qui redouble la difficulté. À force de lire sur le sujet depuis quatre semaines, il m'est apparu que, pour la plupart des analystes, la crise est l'occasion d'illustrer les thèses qu'ils développaient déjà auparavant. Nous ne sommes pas surpris quand un Frédéric Lordon écrit : « *En réalité, c'est simple. Nous savons maintenant indubitablement que la manière dont nous avons vécu – la manière capitaliste – mène au désastre général. Par conséquent, nous devons en changer. Entièrement.* »². Idem quand Dardot et Laval concluent que : « *Deux choses sont désormais apparues à des millions d'hommes. D'une part, la place des services publics comme institutions du commun capables de mettre en œuvre la solidarité vitale entre humains. D'autre part, le besoin politique le plus urgent de l'humanité, l'institution des communs mondiaux. Puisque les risques majeurs sont globaux, l'entraide doit être mondiale, les politiques doivent être coordonnées, les moyens et les connaissances doivent être partagées, la coopération doit être la règle absolue. Santé, climat, économie, éducation, culture ne doivent plus être considérées comme des propriétés privées ou des biens d'État : ils doivent être considérés comme des communs mondiaux et être institués politiquement comme tels.* »³. Bien d'autres exemples existent. Cela n'enlève rien à leur pertinence, que du contraire, mais n'apporte pas grand-chose de nouveau.

Nous n'échappons probablement pas à ce constat, nous non plus. Par exemple, lorsque nous écrivons à nos membres que les choix posés de manière structurelle par l'économie sociale sont confirmés : l'attention aux personnes, la solidarité et la coopération comme valeurs, l'attachement à un territoire et l'utilité sociale des activités économiques. Et que, sur cette base, l'attente est donc de voir l'économie sociale jouer un rôle stratégique dans le nouveau contrat social à construire, aux côtés de l'État, des services publics et des acteurs lucratifs. Ou encore, lorsque nous nous joignons aux accusations qui pointent le néolibéralisme que nous évoquions récemment⁴. C'est que nous assistons presque à un cas d'école. Comme à chaque crise structurelle, l'État retrouve son rôle dans la gestion de l'économie et développe des politiques publiques qui étaient encore inconcevables quelques jours avant le choc. D'aucuns y voient la possibilité de prendre des mesures vues jusqu'à présent comme trop radicales. Mais ne soyons pas dupes. Comme l'indique Yves Citton, qui a identifié quelques amorces de politiques publiques qui recourent des revendications associatives anciennes (comme par exemple le revenu universel et/ou la socialisation des revenus), « *la plasticité idéologique de notre moment de panique virale n'est nullement absolue, et encore moins durable.* ». Les obstacles, contraintes, chantages, réticences à des changements structurels de modèle socio-économique seront légion. Sortant du dualisme entre optimisme et pessimisme, il y voit surtout l'indice qu'une autre perception du monde est déjà là, en puissance sinon encore en actes, à une échelle inédite. Et il renvoie la responsabilité du monde d'après à ce que nous arriverons à en faire : « *À nous de viraliser une réponse virulente à ce que nous contraint et nous permet de penser le coronavirus.* »⁵.

Par contre, rien n'est dit de comment arriver à construire une telle réponse. C'est que l'une des faiblesses de ces analyses est, une fois encore, de reposer sur des concepts tels que « mondialisation », « capitalisme » ou encore « néolibéralisme ». S'ils nous sont utiles pour essayer de comprendre ce qui nous arrive, ils ne nous aident que peu à agir individuellement et collectivement ou à élaborer puis porter des revendications. C'est pourquoi nous aimerions proposer un détour par deux auteurs originaux. Ceux-ci ont proposé, déjà avant la crise, des manières de penser qui nous semblent fécondes. La première est portée par Bruno Latour. Elle consiste à entamer des descriptions. La seconde est l'invitation à la « fabulation » faite par Donna Haraway. Toutes deux ont l'avantage de nous impliquer fortement dans une réflexion individuelle puis collective. Profitons de cette période hors-normes pour, à la lumière de ces deux auteurs, penser ses suites possibles, probables et improbables.

SOMMES-NOUS ENCORE CAPABLES DE DÉCRIRE NOTRE MILIEU DE VIE ?

Dans son livre « Où atterrir ? », Bruno Latour, socio-anthropologue français, pose l'hypothèse que des liens forts existent entre la mondialisation, l'explosion sans précédent des inégalités et l'entreprise systématique de dénégation du changement climatique. Des phénomènes politiques récents nous bouleversent et nous désorientent : élection de Trump, Brexit, montée de l'extrême droite, déni des risques liés au coronavirus par le président brésilien Jair Bolsonaro, etc. Le récit, qui nous a été longtemps servi, selon lequel le progrès nous menait « *vers un horizon commun où tous les hommes pourraient également prospérer* »⁶ n'est même plus utilisé. La question est devenue, pour soi, les siens, sa classe sociale ou son pays : comment se mettre à l'abri ? Ce mouvement de grande ampleur vers une politique littéralement hors-sol, *offshore* (comme les paradis

fiscaux) définit *a contrario* ce qu'il nous manque. À savoir reconnaître à la terre et à la Terre (Latour parle du « Terrestre »), dans toutes leurs composantes, le statut d'acteur politique. Cesser de les voir comme le cadre de l'action humaine, comme l'environnement (que l'on respecte, pollue, pille ou reconstitue) et se mettre enfin en capacité de dénombrer et de décrire leurs multiples composants (aussi divers que le CO₂, l'eau, l'argile, la forêt mais aussi le loup, l'instituteur ou l'agriculteur) et les agencements qui existent entre eux.

Selon cet auteur, plutôt que de s'interroger sur le système par lequel il faudrait remplacer le capitalisme, question immense et tétanisante, il vaudrait mieux entamer un travail minutieux de description détaillée, au départ de notre territoire ou terrain de vie, de ce qui le compose. Interrogé sur le mouvement des Gilets jaunes, Bruno Latour répondait au constat que la question de la justice sociale revient sur le devant de la scène : « *Qu'on fasse payer les riches et un peu moins les pauvres. Est-ce que cela fait une politique ? Ce n'est pas un cahier de doléances. C'est précisément l'absence de description de la situation qui donne l'impression aux gens qu'ils font de la politique quand ils disent ce genre de choses. Mais, c'est quoi, en pratique ? Dans tel village, tel rond-point, le lien entre tel supermarché et les paysans qui sont là — comment cela peut-il être modifié ? Les gens montent en généralité et disent « il faut taxer les riches ». D'accord. Mais c'est l'expression d'une indignation et d'un souhait, cela ne fait pas une construction politique capable de donner à ceux qui l'énoncent l'envie de faire autre chose et de passer à l'action autrement que par la manifestation. Il suffit de lire un cahier de 1789 du Tiers-Etat, peu importe lequel, pour voir ce que veut dire passer de la plainte même authentique et respectable à la doléance active qui désigne clairement ses ennemis et ses solutions, tout en décrivant avec une extrême précision les conditions de vie collective de ceux qui ensemble écrivent le cahier. Cela n'a rien à voir avec la simple expression d'une opinion, encore une fois estimable* »⁷. Prenant pour modèle l'épisode des cahiers de doléance écrits durant l'année 1789 par les Français à leur souverain, l'auteur appelle à multiplier les descriptions de nos terrains de vie, c'est-à-dire « *ce dont un terrestre dépend pour sa survie* » et, par conséquent, ce à quoi il est attaché et qu'il est donc « *prêt à défendre* ». Avec cette nuance importante que personne n'appartient par nature à un lieu, ni que ceux-ci doivent épouser les contours administratifs qu'on leur connaît aujourd'hui. Et il ajoute que cela vaut « *pour un loup comme pour une bactérie, pour une entreprise comme pour une forêt, pour une divinité comme pour une famille* »⁸.

Ces réflexions ont précédé le développement mondial du coronavirus. Elles étaient liées à la nécessaire prise en compte du réchauffement climatique. Elles ont récemment été adaptées et complétées par l'auteur pour ne pas « gâcher la crise », pour ne pas passer à côté de l'opportunité qu'elle représente aussi. Non seulement poser des gestes barrières contre le virus, mais également « *contre chaque élément d'un mode de production dont nous ne souhaitons pas la reprise* »⁹. Pour prendre un exemple régional et d'actualité : faut-il continuer à accueillir à bras ouverts une société comme Alibaba à l'aéroport de Liège¹⁰ ou soutenir massivement les acteurs des circuits-courts alimentaires, faut-il refinancer Brussels Airlines¹¹ ou empêcher la faillite de milliers de PME ancrées dans leur territoire ?

L'expérience du confinement en un lieu de vie précis est une occasion inédite et presque spontanée de faire un bilan, de dresser un inventaire (ce dont j'ai besoin, ce à quoi et à qui je tiens, ce qui me manque et ce qui ne me manque pas au contraire) et de prendre certaines résolutions. La crise, parce qu'elle nous affecte très concrètement dans notre vie quotidienne, constitue potentiellement un formidable révélateur, ferment et activateur. Il est vrai que nous ne sommes pas tous égaux face à cette invitation : certaines personnes ont continué à travailler en prenant des risques, certaines personnes n'aspirent qu'au retour à la situation antérieure, enfin, pour certaines personnes, le confinement est synonyme de promiscuité pénible, de perte

de revenu ou encore de violences. Nous ne pouvons que le constater et appeler à ce que personne ne soit oublié par les mesures d'urgence prises et à prendre.

La proposition de Bruno Latour a été critiquée par certains car elle remet en question l'obsession de la production : « [...] après cent ans de socialisme limité à la seule redistribution des bienfaits de l'économie, il serait peut-être temps d'inventer un socialisme qui conteste la production elle-même. C'est que l'injustice ne se limite pas à la seule redistribution des fruits du progrès, mais à la façon même de faire fructifier la planète. Ce qui ne veut pas dire décroître ou vivre d'amour ou d'eau fraîche, mais apprendre à sélectionner chaque segment de ce fameux système prétendument irréversible, de mettre en cause chacune des connections soi-disant indispensables, et d'éprouver de proche en proche ce qui est désirable et ce qui a cessé de l'être. »¹². Les critiques portent sur le fait qu'en touchant aux capacités de production, on touche aussi aux possibilités de redistribution (via les impôts et les cotisations sociales notamment)¹³. Ce n'est pas faux et il est important d'en être conscient. Toutefois, ce peuvent être les modalités de la production qui sont revues, de même que les modalités de la redistribution. De toute façon, comment répondre aux enjeux actuels sans aussi s'attaquer à cette séparation qui a été instituée entre l'économie et la vie¹⁴ ? La crise est une occasion de rappeler d'autres conceptions de l'économie comme celle de l'économie substantive chère à Karl Polanyi, c'est-à-dire les choix humains qui leur permettent de vivre dans leur environnement social et naturel. Latour pousse plus loin encore le décentrement et évoque la nécessité de passer d'un système de production (de biens pour les humains au départ de ressources) à un système d'engendrement (de terrestres, de tous les terrestres, donc pas seulement les humains, sur base de la culture de liens de dépendance et d'attachement).

Assez lu, à votre tour d'écrire maintenant ! En combinant deux exercices proposés par Latour (l'un avant, l'autre après le covid), la consigne que nous invitons chacun à suivre est la suivante : prévoyez plus d'une heure de réflexion en un endroit approprié (ce qui suit n'est pas un questionnaire mais une invitation à la description détaillée) et écrivez individuellement vos réflexions sur les thématiques suivantes :

- En supposant que votre terrain de vie est **ce qui assure votre subsistance**, dressez une liste des éléments qui vous permettent de subsister en choisissant 5 éléments parmi les institutions, les organisations, les personnes, les choses et les entités diverses. Décrivez comment chacun de ces éléments assure votre existence.
- En supposant que votre terrain de vie est **ce à quoi vous êtes attaché**, dressez une liste de ce ou ceux qui dépendent de vous (5 éléments) et ce ou ceux dont vous dépendez (5 éléments). Décrivez chacun des liens de dépendance et d'attachement qui vous lient.
- En supposant que votre terrain de vie est **ce qu'il vous faut protéger avec et contre d'autres**, dressez une liste de ce ou ceux avec quoi ou qui vous souhaitez coopérer (5 éléments) et ce ou ceux contre quoi ou qui vous souhaitez vous opposer (5 éléments).
- En supposant que la crise liée au coronavirus est une occasion de **reconsidérer notre économie globalisée et son système de production**, dressez une liste des activités maintenant suspendues (par le confinement) dont vous souhaiteriez qu'elles ne reprennent pas ou dont vous souhaiteriez au contraire qu'elles reprennent, se développent ou soient inventées en remplacement (5 éléments) ?
- **Pour chacune de ces activités à ne pas reprendre**, décrivez soit
 - Pourquoi cette activité vous apparaît nuisible/ superflue/ dangereuse/ incohérente ?
 - En quoi sa disparition/ mise en veilleuse/ substitution rendrait d'autres activités que vous favorisez plus faciles/ plus cohérentes ?
 - Quelles mesures vous préconisez pour que les ouvriers/ employés/ agents/ entrepreneurs qui ne pourront plus continuer dans les activités que vous supprimeriez se voient faciliter la transition vers d'autres activités ?
- **Pour chacune de ces activités à reprendre et développer ou inventer**, décrivez soit
 - Pourquoi cette activité vous apparaît positive ?
 - Comment elle rend plus faciles/ harmonieuses/ cohérentes d'autres activités que vous favorisez ?
 - Comment elle permet de lutter contre celles que vous jugez problématiques ?
 - Quelles mesures vous préconisez pour aider les ouvriers/ employés/ agents/ entrepreneurs à acquérir les capacités/ moyens/ revenus/ instruments permettant la reprise/ le développement/ la création de cette activité ?

ET SI NOUS FABULIONS ?

Vous avez peut-être vu passer cette carte blanche proposée par un groupe de citoyens et citoyennes issus de la société civile et de la sphère culturelle. Elle s'intitulait « Et le jour d'après ? Pour un *CoronaReset* »¹⁵. Nous l'avons-nous-mêmes signée. Son contenu nous a plu, mais son titre nous interpelle. Car « il n'y a pas de bouton Reset » valable à cette échelle. C'est une image, évidemment, qui est utilisée par les auteurs de la carte blanche, mais elle nous induit peut-être en erreur. De la même manière que l'image de l'effondrement, de l'arrêt du monde, qui est son exact opposé¹⁶. Il n'y a ni réinitialisation, ni arrêt brutal du monde possible ou souhaitable. Il y a plutôt continuité et possibles déviations.

C'est en tout cas ce que nous apprend la lecture de Donna Haraway, cette scientifique et philosophe américaine dans son livre « *Vivre avec le trouble* »¹⁷. Avec cette idée de continuité (« *ongoingness* » en anglais), l'auteure travestit le débat. Elle ne cherche pas à diagnostiquer les effets et les responsabilités, ni à dégager des recettes qui y correspondraient, elle propose une autre conception du temps passé, présent et futur, elle appelle à penser et cultiver ce qui « trouble notre époque ». Comme l'a vu Benedikte Zitouni, c'est donc une autre problématisation qui est alors proposée : « *Non plus une humanité dont il faut réorienter ou dompter les forces, non plus un système destructeur qu'il faut combattre ou éliminer – oh ! tâches herculéennes et héroïques auxquelles nous invitent l'Anthropocène et le Capitalocène – mais une toile de vie, de survie et de mort, où on dévie, où on réhabilite, où on reconstruit en permanence, et où ces exploits comptent et se racontent.* »¹⁸.

Réfléchissant au débat existant entre spécialistes sur la manière de qualifier notre époque – dont une des disputes oppose l'Anthropocène au Capitalocène et consiste à attribuer à l'espèce humaine ou au capitalisme la cause de la catastrophe en cours – Donna Haraway invente un autre terme, le Chthulucène, en croisant plusieurs de ses centres d'intérêt : biologie (Pimonia Cthulhu est une petite araignée californienne vivant sous les souches de sequoia), science-fiction (Cthulhu est un monstre tentaculaire aquatique), mythologie grecque (les forces chthoniennes sont celles qui viennent des divinités souterraines). Ne soyez pas perdu, avec cette proposition originale, nous entrons en effet dans la spéculation et la fabulation à laquelle nous invite l'auteure. Vous voilà avertis... Il est vrai que sa pensée est peu ordinaire et que, pour le lecteur, ça passe ou ça casse. Tentons avec vous !

Le Chthulu est évidemment une fiction sortie de l'imagination débordante de Donna Haraway. Cette proposition – inventer un troisième terme dans un débat fort sérieux et quelque peu fataliste - me semble à la fois épistémologique et politique. C'est-à-dire qu'elle invite chacun d'entre nous à une autre manière de voir mais aussi de faire : « *J'aimerais revenir à l'urgence de penser et de cultiver ce qui trouble notre époque. Non pas sur un mode qui vise à pousser ou à convaincre, mais sur un mode qui dit à la fois la joie et la terreur qui y sont impliquées. Je suis obsédée par cette idée, que la partie serait terminée, que rien ne pourrait être fait. Dire la vérité, au contraire, c'est parler d'opportunisme et de choses en train de se faire, c'est retrouver les mots pour dire le devenir de ces mondes-là. Ne pas accepter d'être rendus bêtes par la notion linéaire de passé-présent-futur comme si nous ne*

pouvions pas refaire nos temps. Je sens une montée de puissance. Nous sommes capables. Nous pouvons nous rendre les uns les autres capables de vivre et de mourir correctement sur cette planète. Evoquer la continuité et non pas seulement le côté terrible de ce qui nous arrive. »¹⁹

Face à ces tendances (comme la perte de la biodiversité) qui peuvent nous terrifier si nous y réfléchissons quelque peu, c'est aussi un appel que lance Donna Haraway. Un appel à les défier, à défier le probable et en spéculant et fabulant, c'est-à-dire à « *miser sur le possible même s'il est improbable* »²⁰. Très concrètement, c'est une invitation à collecter et partager des récits de pratiques empiriques de réhabilitation. Par ce type de pratiques, l'auteure vise en particulier, mais pas exclusivement, celles où « *les liens entre espèces se transforment et se nouent différemment, offrant ainsi de nouvelles possibilités de devenir-avec* »²¹. Par exemple devenir-avec ses animaux de compagnie²², avec devenir-avec les oiseaux de nos champs wallons dont 65 % sont en déclin²³, devenir-avec les brebis dans leurs transhumances²⁴, devenir-avec les loups en Belgique²⁵ ou les dingos en Australie²⁶, devenir-avec les zones humides devenues Zone à défendre (ZAD)²⁷, devenir-avec les champignons matsutake²⁸, devenir-avec les forêts²⁹, devenir-avec les migrants³⁰, etc. Toutes ces expériences encore minoritaires qui nous interpellent et nous apprennent à être affectés, qui peuvent devenir autant de prises de résistance et de déviance par rapport à ces tendances lourdes qui nous horripilent, mais dont nous sommes aussi complices et parties prenantes, puisque, vous l'aurez compris, pour elle, « *nous sommes dans le ventre du monstre* »³¹. Ces pratiques, à supposer que leur transmission se développe par ces histoires que nous devons raconter et re-raconter, ne servent pas « *à nous consoler, ni à nous donner de l'espoir, mais elles servent à nous positionner. Elles nous obligent à dire de quel côté de la balance nous voulons mettre nos forces, si et comment nous voulons peser sur les trajectoires terriennes et chthoniennes, en les racontant, en les relayant. Elles nous obligent à reconfigurer les mondes à venir.* »³². Et à imaginer de nouvelles alliances !

Ici encore, une proposition vous est faite : celle de partager vos histoires en nous les transmettant. Des récits qui impliquent des personnes ou des êtres vivants non humains que vous connaissez, situés dans des lieux concrets que vous habitez et déclinant, par exemple, cette solidarité qui à la fois est bien présente et nous fait aussi cruellement défaut. Des récits qui nous permettent présentement d'un peu mieux « habiter le trouble » en nous ouvrant à de nouvelles connexions.

Des récits un peu à la manière de Vinciane Despret dont l'un des récents récits (voir encadré) m'a touché³³. C'est que j'habite une maison qui a un côté cour et un côté jardin. Durant cette période de confinement, chaque jour, lorsque je me trouvais dans la cour vers 20h00, j'entendais les derniers chants d'un merle juste avant le grand silence de la nuit (qui ne sera perturbé que par les cris de d'un couple de hulottes) et lorsque je me trouvais dans le jardin, j'entendais courir le long de la vallée du petit ruisseau au bord duquel j'habite (et qui porte le nom de « Seron » et le long duquel habitent quelques voisins entre lesquels nous partageons et partagerons notre vision du monde) alternativement le son du djembé venant de l'aval ou celui d'une trompette venant de l'amont, produit chacun par des voisins solidaires du monde médical.

« Voilà que certains d'entre nous découvrent que nous n'étions pas seuls, que le monde n'était pas fait que d'humains : il n'est pas un jour sans que je reçoive un enregistrement de chants d'oiseaux ou que je voie partagés sur les réseaux sociaux des témoignages de la joie de leur présence. On se demande comment il se fait qu'on les entend à présent.

D'abord, nous serions moins affairés, moins pris par ce qu'on appelle les habitudes. Ensuite, certains évoquent le fait que le confinement nous ferait éprouver nos vies et celles des oiseaux en contraste : les voilà libres de voler où bon leur semble. Enfin, nombre d'entre nous remarquent que le silence qui, à présent règne, rend les oiseaux enfin audibles.

Mais il me semble que toutes ces raisons mériteraient d'être envisagées du point de vue des oiseaux. Car il n'y a nul doute sur le fait que les oiseaux ont un point de vue sur la pandémie. L'anthropologue Frédéric Keck le suggérait déjà dans le cas des gripes aviaries, remarquant que microbiologistes et ornithologues avaient été d'autant plus contraints à prendre « le point de vue des oiseaux sur l'avenir » que ceux-ci constituaient justement une menace et qu'ils jouaient le rôle de sentinelles.

Certes, ils ne sont pas aujourd'hui une menace. Mais dans le cadre de la pandémie actuelle, d'autres raisons nous invitent à interroger conjointement le point de vue des oiseaux et le nôtre sur celle-ci — de voir, peut-être, où nos points de vue si différents convergent.

Peut-être les entendons-nous mieux car nous sommes tous, oiseaux et humains, en fait « libérés ». Libérés du carcan des habitudes qui nous mettent dans un rapport d'automates idiots à ce qui nous entoure et, eux, les oiseaux, libérés de cette anthropo-cacophonie ; ils s'en donnent à cœur joie — eux-mêmes, cela ne fait aucun doute, s'entendent mieux. Quant au sentiment qu'ils seraient maintenant « plus » libres que nous, je n'irais pas trop vite pour l'affirmer. Nombre d'entre eux sont à présent affairés au territoire, qui est une sérieuse attache, un « chez soi » dont on ne s'éloigne pas facilement. Et à partir duquel, justement, les oiseaux chantent, dialoguent, s'interpellent, créent des liens entre voisins, existent, manifestent leur présence.

Alors, de tous ces balcons d'où chantent des personnes, un peu partout en Italie, en Espagne en France et ailleurs, j'écoute et je découvre, avec une émotion que je sais partagée, le devenir oiseau d'humains qui expérimentent la formidable puissance des territoires chantés. »

Si d'aventure la lecture de cette analyse et des propositions qu'elle contient – la description et la fabulation- vous inspiraient et que vous trouviez l'envie et le temps de vous lancer, sachez que nous sommes très intéressés à recevoir vos productions par écrit. Vous pouvez nous faire parvenir vos textes (à g.mortier@saw-b.be). Avec cette analyse, nous avons voulu nous démarquer du florilège des textes et cartes blanches un peu trop convenus dont nous avons été inondés ces dernières semaines. Nous avons voulu proposer deux manières (d'autres existent probablement) de commencer à penser le monde d'après, en le prenant par notre petit bout de la lorgnette plutôt qu'en réfléchissant dès le départ au système dans son ensemble. Une condition est cependant qu'une fois cette réflexion individuelle entamée ou menée à son terme, il nous faut nécessairement la partager, sous peine de limiter ses effets. C'est pourquoi nous travaillons actuellement à la transformation de ces pensées théoriques parfois difficiles à suivre en un petit atelier convivial de quelques heures à réaliser avec un public diversifié dès que les règles de confinement le permettront. Ces animations seront un meilleur moyen de dialoguer et de construire une réflexion commune sur ce qui nous arrive et ce que nous voulons faire pour empêcher le pire d'advenir. A vos écrans et claviers... en attendant de nous réunir à nouveau.

- ¹ Voir : Jacques Lévy, « L'humanité habite le Covid-19 », dans *AOC* [en ligne : <https://aoc.media/>], 26 mars 2020.
- ² Frédéric Lordon, « Orientations », dans *Le Monde diplomatique* [en ligne : <https://blog.mondediplo.net/>], 7 avril 2020.
- ³ Pierre Dardot et Christian Laval, « L'épreuve politique de la pandémie », dans *Mediapart* [en ligne : <https://blogs.mediapart.fr/>], 19 mars 2020.
- ⁴ Voir notre analyse : « Les associations comme résistance et riposte au néolibéralisme. Interview de Jean-Louis Laville », dans *SAW-B* [en ligne : www.saw-b.be], 2015.
- ⁵ Yves Citton, « Panique virale : comment ne pas rater la catastrophe ? », dans *AOC* [en ligne : <https://aoc.media/>], 7 avril 2020.
- ⁶ Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, 2017, p. 10.
- ⁷ Bruno Latour : « Les Gilets jaunes sont des migrants de l'intérieur quittés par leur pays », entretien réalisé par Hervé Kempf, dans *Reporterre* [en ligne : <https://reporterre.net/Bruno-Latour-Les-Gilets-jaunes-sont-des-migrants-de-l-interieur-quittes-par>], 16 février 2019.
- ⁸ Bruno Latour, *op. cit.*, p.120-121.
- ⁹ Bruno Latour, « Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise », dans *AOC* [en ligne : <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/downloads/P-202-AOC-03-20.pdf>], 29 mars 2020.
- ¹⁰ Voir : La plateforme Watching Alibaba, « Aujourd'hui, plus que jamais, résister à Alibaba et son monde ! », [en ligne : <https://www.cetri.be/Aujourd-hui-plus-que-jamais>], 17 avril 2020.
- ¹¹ Lire Mathieu Vanwelde, « TOO LITTLE, TOO LATE ! Démonstration par l'avion », dans *SAW-B* [en ligne : www.saw-b.be], analyse 2019.
- ¹² Bruno Latour, « Imaginer les gestes-barrières contre le retour à la production d'avant-crise », *op. cit.*
- ¹³ Notamment celle-ci : Vincent Mignerot, « Sortir de la production ou sauver des vies, une réponse à Bruno Latour », dans *Vincent Mignerot* [en ligne : <https://vincent-mignerot.fr/bruno-latour-production-vie/>], 2 avril 2020.
- ¹⁴ Comment l'ont vu Jean-Louis Laville et Genauto Carvalho de França Filho, « Economie et vie, un faux dilemme », dans *Alternatives Economiques* [en ligne : <https://blogs.alternatives-economiques.fr/laville/2020/04/15/economie-et-vie-un-faux-dilemme>], 15 avril 2020.
- ¹⁵ Le texte est lisible à cette adresse : <https://www.facebook.com/EtlejourjourdapresPourunCoronaReset/>
- ¹⁶ François Thoreau & Benedikte Zitouni, « Contre l'effondrement : agir pour des milieux vivaces », dans *lundi* [en ligne : <https://lundi.am/Un-recit-hegemonique>], 19 décembre 2018.
- ¹⁷ Donna J. Haraway, *Staying with the trouble. Making Kin in the Chthulucene*, Duke university press, 2016. Le livre est traduit en français sous le titre « Vivre avec le trouble » par les Editions des mondes à faire.
- ¹⁸ Benedikte Zitouni, « Explorer le Chthulucène dans les interstices de l'Anthropocène », dans Florence Caeymaex, Vinciane Despret, Julien Pieron, *Habiter le trouble avec Donna Haraway*, Editions Dehors, 2019, p. 95-96. Ma compréhension de Donna Haraway doit beaucoup à la lecture de cet article.
- ¹⁹ Donna Haraway, citée par Benedikte Zitouni, *op. cit.*, p. 98-99.
- ²⁰ Benedikte Zitouni, *op. cit.*, p. 97.
- ²¹ Benedikte Zitouni, *op. cit.*, p. 100.
- ²² Voir : Donna Haraway, *Manifeste des espèces compagnes. Chiens, humains et autres partenaires*, Flammarion, 2019.
- ²³ Selon un communiqué de presse de Natagora du 3.05.2018. Voir : Vinciane Despret, *Habiter en oiseau*, Actes Sud, 2019.
- ²⁴ Voir : Vinciane Despret et Michel Meuret, *Composer avec les moutons. Lorsque les brebis apprennent à leurs bergers à apprendre*, Cardère, 2016.
- ²⁵ Voir : Baptiste Morizot, *Les Diplomates: Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*, Wildproject, 2016.
- ²⁶ Voir : Deborah Bird Rose, *Le rêve du chien sauvage. Amour et extinction*, La Découverte, 2020.
- ²⁷ Voir la BD de Alessandro Pignocchi, *La Recomposition des mondes*, Le Seuil, 2019. Toutes les BD de cet auteur sont intéressantes !
- ²⁸ Voir : Anna Lowenhaupt Tsing, *Le champignon de la fin du monde, Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, La Découverte, 2017.
- ²⁹ Voir : Eduardo Kohn, *Comment pensent les forêts, Zones sensibles*, 2017.
- ³⁰ Voir : Georges Didi-Huberman et Niki Giannari, *Passer, quoiqu'il en coûte*, Minuit, 2017.
- ³¹ Benedikte Zitouni, *op. cit.*, p. 109.
- ³² Benedikte Zitouni, *op. cit.*, p. 99-100.
- ³³ Vinciane Despret : " Nous sommes tous, oiseaux et humains, en fait « libérés »", dans *France Culture* [en ligne : <https://www.franceculture.fr/environnement/vinciane-despret-nous-sommes-tous-oiseaux-et-humains-en-fait-liberes>], 1^{er} avril 2020.



SAW-B, Solidarité des Alternatives Wallonnes et Bruxelloises, est une fédération d'entreprises d'économie sociale qui regroupe plus de 120 membres. Ensemble, nous cherchons à faire mouvement pour une alternative économique et sociale.

Les analyses de SAW-B sont des outils de réflexion et de débat. Elles posent un regard critique sur les pratiques et les objectifs des entreprises sociales mais aussi sur notre société, nos modes de consommation, de production. Leur visée est de comprendre les réalités, décoder les enjeux et, collectivement, construire les réponses aux difficultés rencontrées par les alternatives économiques.

Ces textes sont le résultat des interpellations des acteurs de terrain et de nos recherches. Vous pouvez y contribuer : faites-nous part de vos questions, commentaires et propositions en amont ou en aval de ces textes. Si vous le souhaitez, nous sommes à votre disposition pour aborder, au sein de votre entreprise sociale ou de votre collectif citoyen, les thèmes traités dans ces analyses.

N'hésitez pas à nous contacter : info@saw-b.be